

LA REVUE THÉÂTRALE
N° 18
Prix: 50 Centimes
Cl. Studio
M^r Georges BERR

# La Revue Théâtrale

Sommaire du N° 18

## TEXTE



## ILLUSTRATIONS

COUVERTURE : *Portrait en couleurs de* M. Georges Berr, dans "Gringoire".

Dans les articles : Autographes d'Alphonse Daudet et d'Edmond de Goncourt ; portraits de Mlle Carmen de Raisy, croquis pris de Miss Isadora Duncan ; croquis de Douhin pour les *Entr'actes* et la *Mise en Scène* ; photographies prises à la *Kermesse du Bois de Boulogne* ; photographies de Mlle Rose Syma et de M. Edmond Depas, interprètes de *Dernier Auto*. — Portraits de vingt rieuses : croquis pris au *Jardin de Paris*, etc.

## Les Couvertures de la "Revue Théâtrale"

A la demande de beaucoup de nos lecteurs, qui regrettent de ne pouvoir conserver absolument intactes — malgré le grand soin apporté à nos expéditions — les couvertures de *La Revue Théâtrale*, que nous nous efforçons de faire très jolies et très variées, nous avons décidé de procéder, avant la mise sur machine de chaque numéro, à un *tirage spécial* du sujet devant former la couverture.

Ce tirage est exécuté soigneusement, sur papier fort avec grandes marges. Nous ne vendons l'épreuve, sur demande de nos lecteurs, que **0** fr. **30** pour Paris et les Départements, et **0** fr. **35** pour l'Etranger, **port compris.**

Nos abonnés recevront gratuitement, à la fin de leur abonnement, les épreuves ainsi tirées de chaque couverture, en intéressante collection réunie sous une jolie reliure.

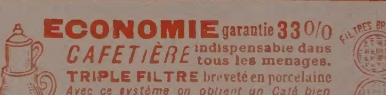
N° 1. Mme Georgette Leblanc, phot. Cautin et Berger.
N° 2. M. Paul Mounet, phot. Cautin et Berger.
N° 3. Mlle Spindler, dessin de José Engel.
N° 4. Mlle Moreno, dessin de José Engel.
N° 5. Mlle Diéterle, dessin de José Engel.
N° 6. Mlle Lavallière, phot. Cautin et Berger.
N° 7. Les Sœurs Mante, phot. Cautin et Berger.
N° 8. Mlle Marie Leconte, phot. Cautin et Berger.
N° 9. Composition allégorique en couleurs, de Cossard.
N° 10. Mme Germaine Gallois, phot. Cautin et Berger.
N° 11. Mme Jeanne Raunay, phot. Cautin et Berger.
N° 12. M. Albert Lambert, phot. Studio.
N° 13. Mme Cora Laparcerie-Richepin, par Douhin.
N° 14. Médaillon de Cautin et Berger et composition en couleurs.
N° 15. Portrait en couleurs de Mlle Hélène Gondy.
N° 16. Portrait de Willy et Colette, par M. Pascau.
N° 17. Portrait en couleurs de Miss Bessie Abott, par Mme Marleff.
N° 18. Portrait de M. Georges Berr, dans "Gringoire".

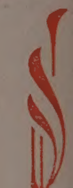


















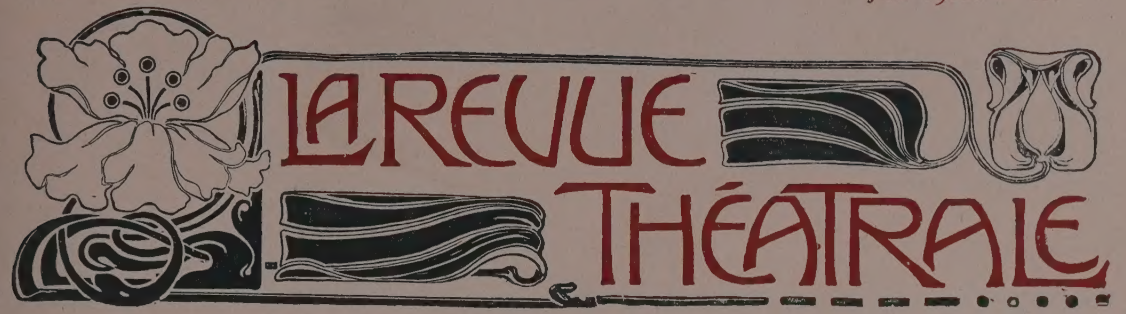









2e Année. — N° 18. Juin 1903. — II.




*BIMENSUELLE*

Directeur-Administrateur : L. GEISLER. Rédacteur en Chef : Edouard GAUTHIER.

**Abonnement :**
Un an : Paris ........
— Départements ...
— Étranger........

RÉDACTION & ADMINISTRATION
60, Rue de La Rochefoucauld, Paris
Téléphone : 271-94
ATELIER PHOTOGRAPHIQUE SPÉCIAL
Couture, opérateur.

**Le Numéro**
France ............... 50 cent.
Étranger............. 65 »




Un comédien de mes amis vient de me narrer une histoire d'été assez drôle. Au fait, est-elle drôle ou triste, je n'en sais plus rien au moment de l'écrire.

La voici : au mois d'avril, il est parti en tournée, laissant à Paris sa petite femme chérie qu'il a épousée l'an dernier. Quelques jours après son départ, elle lui écrivait une lettre qu'il m'a montrée, pleine de sentiment et de tendresse. Elle se terminait par : « Toute à toi, mon bien-aimé, ta Fifi pour la vie, » ce qui était, à tout prendre, très gentil.

Or, en réintégrant l'autre jour son domicile, le cabot a trouvé sur la table une lettre de sa « Fifi pour la vie », qu'il m'a également fait lire et qui se conclu par ces mots : « D'ailleurs, quand on n'a pas plus de talent que toi, on ne peut avoir la prétention d'entretenir une femme, *même si c'est la vôtre.* Adieu. Fifi. »

Le comédien a versé des pleurs sur l'inconstance féminine : il est actuellement fiancé avec une ballerine de l'Olympia, gracieuse et d'origine espagnole.

Tout cela ne prouve pas grand'chose, sinon la moralité un peu spéciale du « monde des théâtres ». A force de vivre dans les sentiments factices et dans les paysages peints, on en arrive parfois à envisager les choses sous un angle bizarre.

Ainsi, j'ai rencontré l'autre jour un de mes amis, littérateur et auteur dramatique (autre histoire d'été). Il était navré.

— Mon cher, il m'est arrivé hier une vraie catastrophe, due à mon imprudence habituelle.

— Mais encore !

— Eh bien voici : je suis allé me promener au Bois avec ma femme, et nous avons été pincés par ma maîtresse.....

C'est très embêtant.

Paul GAVAULT.

Renée Mauperin

Couverture du manuscrit
de *Renée Mauperin*,
visé par la Censure.

# *Histoire de "Renée Mauperin"*

## POUR SERVIR DE PRÉFACE A LA PIÈCE



Assurément, Zola crut bien faire en imaginant cette cérémonie dont le ridicule n'apparut pas trop, heureusement, au milieu du brouillard, du vent et de la pluie. Je m'étais éloigné des dimanches de M. de Goncourt, sans cesser de lui témoigner de l'estime et du respect, et personne, ni dans mes articles, ni dans mes propos ne sut jamais si nous étions devenus étrangers l'un à l'autre. M. de Goncourt venait de prononcer un beau discours littéraire. Littérairement, il était naturel, pour moi, de le féliciter. Zola, par tendresse pour nous deux, exagéra la complaisance, en poussant l'entrevue à des effusions inutiles. Toutes les mises en scène d'émotion ne modifiaient pas la situation et ne pouvaient me faire rentrer délibérément dans une maison où mon retour risquait d'être interprété comme une démarche intéressée et un effort industriel pour retrouver une place parmi les membres de la future Académie. Je me gardai de cette imprudence, et M. de Goncourt et moi sommes restés irrémédiablement désunis et distants.

Dans *Ultima Verba*, M. Alphonse Daudet s'étonne des étrangetés nombreuses qu'il relève dans le testament soumis aux tribunaux, testament bien différent de celui dont il lui avait été solennellement donné connaissance, et il écrit :

« Il m'a associé Henry Céard, mon fils Léon ensuite, et dernièrement, m'a-t-on dit, Léon Hennique à la place de mon fils. Pourquoi cette mutation ? Je l'ignore. Il a toujours montré pour Léon une vive tendresse et l'estime où il tient son talent, le dernier volume du *Journal* en fait foi. Il me disait, il y a deux ans, que Léon était un des dix ! D'où est venu ce changement ? Je le saurai un jour ou l'autre. »

Peut-être le mystère que M. Alphonse Daudet souhaitait de pénétrer s'éclairera-t-il un peu par la publication d'une lettre que M. Edmond de Goncourt m'écrivait six mois avant sa mort. Déjà, en rendant compte du banquet qui lui fut offert à l'occasion de sa promotion comme officier de la Légion d'honneur, il avait, dans son journal, inséré cette phrase mélancolique :

« Puis, c'est le discours de Céard, le discours attendri de Céard, sur le vieux passé de nos relations littéraires ; » et le 2 mars 1896, au lendemain de la première représentation de *Manette Salomon*, au Vaudeville, je recevais ce billet étrange dont les soupçons de M. Daudet m'ont révélé depuis le sens douloureux et profond.

*Avec tous mes remerciements et la satisfaction de savoir que j'ai été trompé sur vos sentiments à l'égard du vieux Goncourt.*

Qui donc trompait M. de Goncourt sur les sentiments de ses amis littéraires les plus anciens et les plus désintéressés? La maladresse de ce reportage, dont parle Daudet, cachait donc un calcul ? Les surprises d'une collaboration, comme dit Mr Poincaré, sont donc illusoires ? Par intrigue, mensonge et stratagème, qui donc détachait M. de Goncourt de ses plus fidèles admirateurs? Et pour que M. de Goncourt, sans subir d'autres contraintes que celles de ses scrupules et de sa bonne foi, ait rédigé ces lignes accusatrices contre ceux-là qu'il ne désigne pas et qui l'ont fait souffrir dans ses affections, que s'était-il donc passé ?

Ceci peut-être :

Au Théâtre-Français, le soir de la première représentation de la reprise d'*Antigone*, traduite du grec de Sophocle par MM. Auguste Vacquerie et Paul Meurice, la toile baissée sur le premier acte, M. Poincaré, en ce moment Ministre de l'Instruction publique, se retournant vers des amis littéraires qui le venaient saluer dans sa baignoire, en compagnie de M. Pol Neveux, leur disait :

— Messieurs, si vous avez des recommandations à m'adresser pour les croix du 1er Janvier, je vous préviens qu'un candidat primera tous les autres ; et c'est Sophocle !

Mais quelqu'un qui connaissait le Ministre seulement par les libres et perspicaces études par lui publiées sur les écrivains de son temps ; quelqu'un qui s'était retiré du Grenier d'Auteuil parce que, loin des hommes, il se trouvait mieux à l'aise pour garder le culte des idées et des talents, ce quelqu'un répondait :

— Monsieur le Ministre, Sophocle étant grec, sa décoration ne dépend pas de vous, elle dépend de votre collègue des Affaires étrangères. Si cependant vous tenez à rendre un hommage éclatant à l'art, vous pouvez

Alphonse Daudet

31, Rue de Bellechasse

donner la croix d'officier à M. Edmond de Goncourt. Il est chevalier depuis tantôt trente ans !

M. Poincaré ne disait pas non.

Là-dessus, le quelqu'un — et c'était moi — avertissait M. Alphonse Daudet, le véritable directeur intellectuel de M. de Goncourt, et M. Daudet répondait, poste pour poste :

EDMOND DE GONCOURT

avec tous mes remerciements et la satisfaction de savoir que j'ai été trompé sur vos sentiments à l'égard du vieux Goncourt —

67, boulevard Montmorency (Auteuil)

*23 novembre 1893.*

*Vous pensez si je vais me mettre en route. Mais il faut, avant, que je tâte Goncourt. Ça lui ira-t-il? Ce serait bien d'avoir cela par Poincaré et que Céard en eût parlé le premier.*

*Votre*

A. DAUDET.

A la fin de décembre 1893, M. Poincaré quittait le Ministère.

Quand il reprenait le portefeuille de l'Instruction publique, en 1895, il se souvenait de sa promesse et M. de Goncourt, par ses soins, ne tardait pas à être promu officier de la Légion d'honneur.

Le jour de la cérémonie pour la remise de l'insigne, Daudet me choisissait pour porter la parole au nom des plus vieux amis du maître, et dans ce discours dont il se déclara touché, M. de Goncourt n'apprit rien sur mon initiative.

Alphonse Daudet, par la suite, a-t-il cru ne pas devoir garder le respectueux secret qu'il était seul à savoir ? Est-ce cette révélation qui a provoqué le billet où M. de Goncourt me fit l'amitié suprême de reconnaître que, depuis dix ans, ses sentiments seuls avaient varié et non pas les miens ? M. Daudet et M. de Goncourt ne sont plus là pour nous renseigner ! Et si j'insiste sur ces détails, c'est qu'il m'importait de rendre publique ma gratitude envers M. Poincaré.

Aujourd'hui, retrouvant le manuscrit de *Renée Mauperin*, le manuscrit visé par le commissaire de police, et qui servit au souffleur de l'Odéon pendant les vingt représentations de la pièce, j'ai cédé à la curiosité de relire les appréciations consignées par M. Delzant dans son livre intitulé : *Les Goncourt*.

En attendant qu'un éditeur se décide à imprimer la comédie, j'ai recueilli mes souvenirs, dans cette préface. Seize ans en s'écoulant m'ont délié de mes engagements envers Mme James Brown Potter. M. Delzant voit maintenant quel traité m'a interdit de publier la pièce dans sa nouveauté ; et, par l'étendue de cette notice, il reconnaîtra que j'aurais singulièrement abusé de sa loyauté et de son bon vouloir en acceptant qu'il insérât tout entière, dans un nouveau tirage de son livre, l'histoire véridique de *Renée Mauperin*.

Si MM. Bush et Sena, que M. de Goncourt ne voulait pas « trop désespérer », regrettèrent jamais de n'avoir pas été autorisés à transporter le roman au théâtre, j'estime que le récit de mes aventures leur fournira une ample consolation.

*Venise, Juin 1902.*

HENRY CÉARD.

# CHRONIQUE DE QUINZAINE

*Reprise des* Deux Orphelines, *à* L'AMBIGU *et de* Sapho, *au* VAUDEVILLE, *28 mai.* — *Reprise du* Voyage en Suisse, *aux* FOLIES-DRAMATIQUES, *30 mai.* — *Miss Isadora Duncan au* THÉATRE SARAH-BERNHARDT. — NOUVEAU THÉATRE *(représentation de l'Œuvre),* Le Maître de Palmyre, *de M. A. Wilbrandt, traduction de MM. Rénon de Béost et P. Zifferer, musique de scène de M. Adalbert Mercier, 2 juin.* — *La Semaine de M. Rostand; on joue* Les Romanesques, La Fille de Roland, *à* LA COMÉDIE-FRANÇAISE, L'Aiglon *au* THÉATRE SARAH-BERNHARDT *et* Cyrano *à* LA PORTE-SAINT-MARTIN. — OPÉRA-COMIQUE, La Petite Maison, *opéra comique en 3 actes, de MM. Alexandre Bisson et Georges Docquois, musique de M. Chaumet, 5 juin.* — *Anniversaire de Corneille, 6 juin.* — ODÉON, L'Équilibre, *comédie en 2 actes, de M. Pierre Soulaine ;* Wania *(Histoire d'un crime) pièce en 2 actes et 4 tableaux, d'après Maxime Gorky, par M. Persky.* — *Reprise de* La Course du Flambeau, *au* VAUDEVILLE, *11 juin.*

Nous n'avons plus guère à nous occuper que des combinaisons auxquelles on procède au Théâtre, un peu avant la fermeture obligée par l'été. Durant les quinze ou vingt jours de juin où l'on peut encore former des demi-salles, on marque à l'affiche quelque pièce âgée dont l'effet sur le public est persistant. C'est ainsi que l'Ambigu a représenté avant les épreuves de Latude les infortunes des Deux Orphelines et que le Vaudeville a joué successivement *Sapho* et la *Course du Flambeau* avec Mme Réjane en Fanny Legrand — une des amoureuses originales dans lesquelles elle excella autrefois — et Sabine Revel — une des madames sentimentales qu'elle préfère aujourd'hui.

Les Folies-Dramatiques n'avisent qu'à trouver des prétextes à la grosse joie de leur public du Temple, de la Bastille et des Faubourgs, et elles réussissent excellemment, pour l'instant, le plaisir de cette clientèle débonnaire avec *Le Voyage en Suisse* reconstitué par d'avisés acteurs fous et une équipe de pitres remuants et agiles, à peine inférieure à celle qui eut la première idée du *Voyage*, en 1879.

Une bien singulière femme — danseuse à ce qu'elle assurait — a occupé durant quelques soirs la scène du théâtre Sarah-Bernhardt louée par ses soins. Dès le commencement de mai, on annonçait des spectacles artistiques que donnerait Miss Isadora Duncan, jolie Américaine, on vantait les succès qu'elle avait eus en Autriche et en Allemagne, succès assez vifs pour avoir déterminé, là-bas, les dames du monde à s'exhiber dans des salons, les jambes et les pieds nus, pour danser selon le mode de la célèbre nouvelle venue.

Cl. Cautin et Berger.



M^lle CARMEN DE RAISY.

Nous n'eûmes point ces spectacles en mai. Miss Duncan se blessa, paraît-il, au cours d'une répétition, et notre curiosité dut faire crédit à l'artiste jusqu'au début de juin. Nous avons perdu à attendre. Les danses si vantées constituent surtout un « bluffage » exposé par Miss Duncan avec une audace qui ressemble presque à de la conviction. Comment définir autrement l'idée saugrenue de vouloir reconstituer des danses grecques, d'après la mimique précise de l'antiquité, sur de la musique de Chopin — mazurkas, polonaises ou nocturnes — exprimée par un petit groupe de musiciens accoutrés tels des mages de féerie, raclant des violes gémissantes et touchant alternativement un clavecin aux notes de cristal fêlé et un Erard retentissant.

Figurez-vous, devant une salle au tiers pleine et sombre, la scène amplement éclairée, garnie d'un décor de colonnes trapues. Côté jardin, se tiennent lesdits musiciens mornes; côté cour, un récitant en costume dantesque, pour lire un discours explicatif de certains divertissements plus compliqués; de ce même côté, la danseuse vient. Sa physionomie est calme sous les bandeaux plats de ses cheveux, une tunique ancienne la vêt, lui laisse les jambes nues, mais, par décence, lui compose une manière de haut-de-chausses qui n'aide guère à l'harmonie de ses mouvements. Tandis que la musique prélude, elle garde une pose d'attente, puis, sur une note, la voici qui part. Son évolution est monotone et sans grâce, elle s'attache évidemment au rendu de gestes appris, gestes peu nombreux dont l'incessante répétition indispose. Puis, vraiment, l'exécutante manque de souplesse et presque de beauté — c'est-à-dire d'excuses — ses membres déjà lourds sont inaptes à dessiner les courbes parfaitement pures de l'antique, sont impuissants, par exemple, à décrire les émois d'une jeune nymphe apeurée par un faune, comme à s'envoler dans l'agitation passionnée prescrite par les divers thèmes d'action. A un moment, cette singulière danseuse ne prétend-t-elle pas se mouvoir sans musique, régler sa mimique d'après la seule cadence de sa pensée intime... Ceci est un comble.

En définitive, l'émotion ne vient pas, et l'on ne ressent aucune sympathie pour cette étrangère, parce que tout porte à douter de la sincérité de son initiative. On hésite cependant à penser qu'elle serait une adroite exploiteuse de la crédulité badaude de la foule, qui est constamment prête à prendre goût à toute manifestation du bizarre, ou même, sinon une faiseuse, du moins une assez prétentieuse personne; et ce qui confirme dans ce sentiment raisonnable, c'est surtout l'assujettissement voulu de ces attitudes étrusques à des mélodies allemandes, comme si Miss Duncan tendait à démontrer que la Beauté peut se résumer en une expression unique capable d'être traduite par ses soins exclusifs.

On n'est pas sans être choqué de la hardiesse de cette Américaine d'avoir installé sur un grand théâtre cet amusement de salon, dont elle est la seule interprète, comme si elle prétendait fixer sur sa personnalité l'attention de tout Paris.

Malgré la légitime assistance que ses compatriotes lui prêtèrent, Miss Duncan ne connut que de demi-triomphes; elle éprouva des difficultés : un soir son manager l'abandonna et ses représentations faillirent être interrompues. Peu de monde aurait regretté ce fait.

On a parfois du scrupule — surtout quand leur représentation émut insuffisamment notre esprit — à juger définitivement les thèses symboliques qu'exposent volontiers au théâtre d'aujourd'hui les Scandinaves et les Allemands ; on se dit que, peut-être, la traduction déforma ou brouilla la pensée intime de ces auteurs, et que l'âme des publics étrangers comprend autrement que la nôtre.

Pourtant le *Maître de Palmyre*, le dernier spectacle de l'Œuvre, pièce fameuse en Allemagne, à ce qu'on dit, de M. A. Wilbrandt, semblait à beaucoup inintelligible, et nous cherchâmes en vain quelle pouvait être la tendance de ce rêve lentement parlé. Est-ce à dire que l'aventure d'Appelles, homme de Palmyre, doué par un esprit supérieur du don d'immortalité prétend prouver l'inanité d'une vie qui toujours durerait ? Gardé contre le sort fatal de tous les hommes, cet Appelles va, et peu lui chaut que ses proches butent, manquent à ses côtés : il est sans compassion ; il ne se chagrine point de voir disparaître successivement les compagnes de son voyage : des amoureuses, des dévouées, qui dépensèrent pour lui les meilleures vertus de la femme, mais, à la fin, quand il ne trouve plus personne à qui se tenir, d'affreux regrets lui viennent et il demande à mourir. — L'immortalité ne serait donc point un état de bonheur appréciable ? Ici-bas, non, des exemples légendaires témoignèrent de ce fait bien avant *Le Maître de Palmyre*, mais hors l'existence humaine, dans la région de mystère que les religions nous disent, il peut en être autrement.

Bref, au moral, *Le Maître de Palmyre*, n'assura aucune idée neuve à propos de notre destinée après la vie ; matériellement, il développa un spectacle gris auquel le seul talent de quelques acteurs prêta du relief. Dans les incarnations différentes des compagnes d'Appelles, M^lle Carmen de Raisy fut cinq fois gracieuse, conservant dans chaque transformation un peu du charme montré par elle dans la situation précédente, semblant affirmer, de la sorte, la survie d'une âme sœur vouée au pitoyable immortel ; M. Gordes personnifia avec une assez forte vérité cet immortel pitoyable.

Donc, le 5 juin, pendant la Semaine des Fêtes de Paris, et devant l'assistance d'admiratrices la plus complète et la mieux coiffée qui se soit jamais réunie sous la coupole de l'Institut, M. Edmond Rostand, si jeune, s'assit

solennellement parmi les Immortels. La tenue de l'Elu fut brillante et un peu égoïste ; son discours sembla plus précieusement illustré que savamment ordonné, encore que ce laisser-aller constituât une recherche en vue de favoriser la fantaisie de l'auteur. Ce discours composa surtout une excellente définition du genre de M. Rostand, une lumineuse exposition de sa littérature de théâtre, un plaidoyer *pro domo sua*. Peut-on nier que l'explication du panache soit la louange du plus brillant moyen de M. de Bergerac ? S'il eût été là, le sire gascon aurait fait scandale. D'ordinaire, l'Elu flatte son prédécesseur, ici le prédécesseur, à cause de son physique malingre, servit de sujet à la verve pittoresque de l'Elu, qui aventura son observation badine jusqu'au petit cercueil du bref M. de Bornier.



Miss Isadora Duncan.

Pendant des jours, M. Rostand triompha dans Paris, le Bureau de l'Académie lui présenta le Président de la République, et lors d'une visite qu'il voulut bien faire à la Maison de Victor Hugo, le concierge ferma les portes sur lui, de manière à ce que nul profane ne l'empêchât de ressentir efficacement les impressions dont, naguère, se trouva sevré son pèlerinage à Hernani.

La Comédie-Française ne voulut point fêter M. Rostand sans se souvenir de M. de Bornier ; elle joua concurremment *Les Romanesques* et *La Fille de Roland*, mais, sur les bords de la Seine et au Boulevard, Mme Sarah Bernhardt et M. Coquelin revêtirent l'une, l'uniforme blanc de l' « Aiglon », l'autre le buffle de « Cyrano » pour la gloire de leur poète. Il y eut jusqu'à Cluny qui prétendit profiter de la vogue de M. Rostand et fit mine de reprendre le *Gant rouge* — menue pièce à laquelle l'Académicien collabora — joué au boulevard Saint-Germain, en 1888, mais cette initiative zélée lui causa de l'ennui.

L'Opéra-Comique n'est plus qu'un théâtre ingénieusement exploité, l'art s'y trouve négligé, on y vit sur le fonds, sur la réputation acquise, et sous prétexte que le public vient tout seul, à présent, on se contente d'arranger des spectacles modestes, où une même médiocre chanteuse suffit aux principaux emplois ; aussi le niveau d'intérêt baisse-t-il beaucoup en ce lieu, et pourvu que cette manière dure, nous irons à la Gaîté, la prochaine saison, entendre de la musique, puisque l'Opéra-Comique emprunte maintenant le genre de la Gaîté.

*La Petite Maison*, jouée récemment, n'est autre chose qu'une réédition de *La Jolie Parfumeuse*, sous une autre parure de musique ; personne ne s'y est trompé. On se croirait ramené aux temps pauvres de M. Carvalho, à voir ce spectacle vieil air, qui comporte du texte parlé, des refrains, des ensembles, des chœurs Louis XV, un Monsieur et une Madame Pichon, vertueuses gens que la mauvaise intrigue d'un godelureau fêtard ne saurait égarer. Que ceci est donc touchant !... Et c'est sur ce même théâtre que figurèrent *Orphée, Louise, Le Juif Polonais, Haensel et Grétel, L'Ouragan*. Que ceci est donc triste !...

Voici M. Fugère risqué dans un rôle de niais en ribote, et voilà une gentille chanteuse revenue : Mlle Mastio ; Mlle Tiphaine a bien de l'agrément.



Miss Duncan.

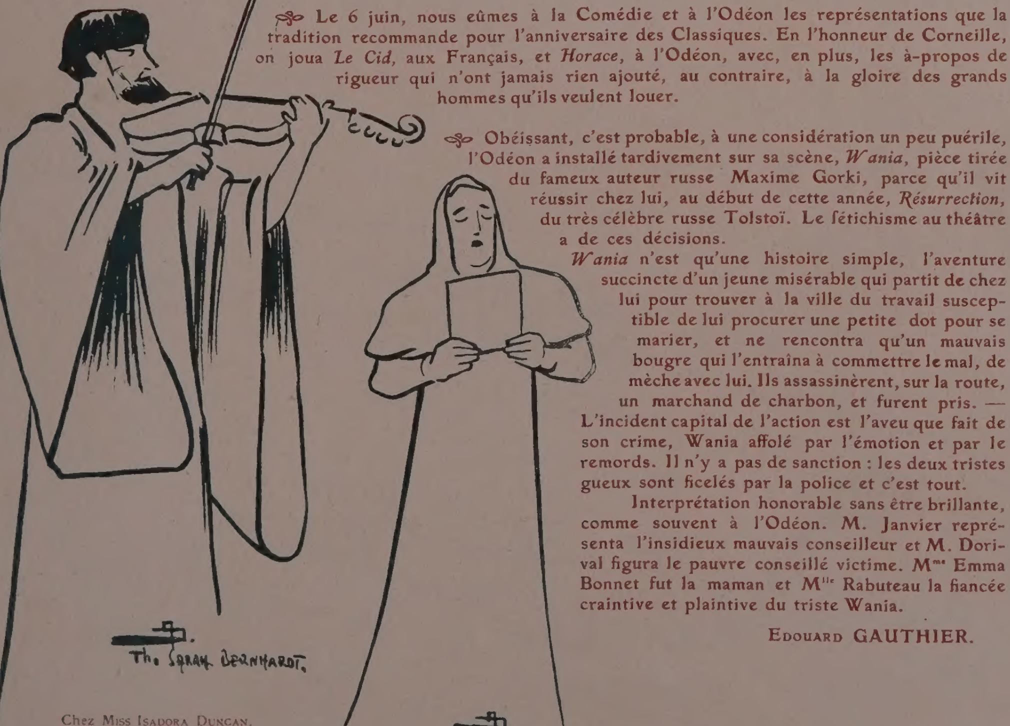
Le 6 juin, nous eûmes à la Comédie et à l'Odéon les représentations que la tradition recommande pour l'anniversaire des Classiques. En l'honneur de Corneille, on joua *Le Cid*, aux Français, et *Horace*, à l'Odéon, avec, en plus, les à-propos de rigueur qui n'ont jamais rien ajouté, au contraire, à la gloire des grands hommes qu'ils veulent louer.

Obéissant, c'est probable, à une considération un peu puérile, l'Odéon a installé tardivement sur sa scène, *Wania*, pièce tirée du fameux auteur russe Maxime Gorki, parce qu'il vit réussir chez lui, au début de cette année, *Résurrection*, du très célèbre russe Tolstoï. Le fétichisme au théâtre a de ces décisions.

*Wania* n'est qu'une histoire simple, l'aventure succincte d'un jeune misérable qui partit de chez lui pour trouver à la ville du travail susceptible de lui procurer une petite dot pour se marier, et ne rencontra qu'un mauvais bougre qui l'entraîna à commettre le mal, de mèche avec lui. Ils assassinèrent, sur la route, un marchand de charbon, et furent pris. — L'incident capital de l'action est l'aveu que fait de son crime, Wania affolé par l'émotion et par le remords. Il n'y a pas de sanction : les deux tristes gueux sont ficelés par la police et c'est tout.

Interprétation honorable sans être brillante, comme souvent à l'Odéon. M. Janvier représenta l'insidieux mauvais conseilleur et M. Dorival figura le pauvre conseillé victime. Mme Emma Bonnet fut la maman et Mlle Rabuteau la fiancée craintive et plaintive du triste Wania.

Edouard GAUTHIER.

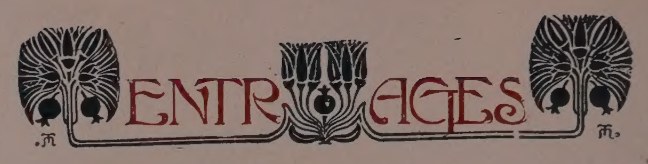



Chez Miss Isadora Duncan.
Un violon.

Le Récitant.



Nous serions très malheureux si nous n'avions pas Edmond Rostand.




Eh bien ! nous serions très malheureux si nous n'avions pas Edmond Rostand ! Je sais bien que ses vers sont du Corneille ou du Victor Hugo comme les décors de Jambon et de Lavastre sont du Titien ou du Véronèse, puisque ce ne sont que des vers de théâtre, des vers-décors, des vers de décorateur scénique ; je sais bien aussi ce qu'il faut penser de la poésie et de la prosodie de *L'Aiglon* et de la florianerie des *Romanesques* ; je n'ignore pas que rien n'est haïssable comme le facilisme, la surabondance et le procédé ; mais que voulez-vous ? si nous n'avions pas M. Rostand, nous serions très malheureux !

Au moment où la blague basse et profanante salit les idéals les plus sacrés, au moment où un lichen vermineux, poussé hors de notre race, ronge les marches de nos autels poétiques, voilà un homme qui proclame que le véritable esprit est celui qui enaile l'enthousiasme et qui veut que l'éclat de rire s'essore en gamme montante. Les œuvres qui divertissent les publics actuels sont caractérisées par cette rigolade vile, par cette bave souillante qui coule sous les nez suspects, devant tout ce qui est chevalerie, hauteur morale, noblesse de cœur. Chez tels auteurs que nous pourrions citer, et qui répugnent à la joie triviale, il y a encore une abdication spirituelle devant le danger, un sourire sceptique devant les manifestations du courage. Eh bien ! contre cette veulerie indolente et railleuse, comme contre cette blagologie de gouapes, Rostand s'insurge avec de la belle ardeur au soleil. Il croit à la générosité, au sacrifice, à l'héroïsme ; il épanouit pour nous la fleur de l'âme française, purement et uniquement française.

Dans ce discours de réception qui a été si justement glorifié, il a eu le courage magnifique de suggérer que les strophes des poètes devaient, aux heures sombres de la patrie, sonner comme des fanfares et claquer comme des drapeaux ; il a expliqué, avec des mots de barde qui a une âme de citoyen, que dans *La Fille de Roland*, la chanson des épées était accrochée au drame comme un battant à la cloche dont il fait chanter tout le métal. Il a rappelé le souvenir de la journée de soleil grec où les Athéniens, sortant de la représentation des *Perses*, se ruèrent vers les temples et frappèrent les boucliers des portes en criant : « Patrie ! Patrie !... » Car, a-t-il ajouté, il est bon que, de temps en temps, « un peuple réentende le son de son enthousiasme ». Et le son de cet enthousiasme, il est diatonisé par le battement de cloche de la chanson de *Roland*, par la percussion des boucliers au forum d'Athènes, et par la diane héroïque du discours du 5 juin. Mais, mon cher Rostand, puisque vous pouvez adapter votre bouche à ces trompettes de salut, puisque vous pouvez baiser de vos doigts forts et doux les cordes de la lyre héroïque, n'hésitez pas ! nous avons faim et soif de ces conseils sacrés, aujourd'hui plus qu'à aucune heure de notre histoire ; et, si l'évocateur de Gérald vainqueur est allé rejoindre au ciel des grands tragiques, le père adoptif du Cid Campeador, vous que nous aimons, vous êtes vivant et inspiré !

— Et moi, je vous parie que c'est en vers, me disait quelqu'un à la sortie de l'Académie.

Donc, c'était si beau, ce discours, que ça parut écrit dans la langue divine. A la vérité, si ce fut écouté avec un silence amoureux, ce fut dit avec un art infini. Il faut être un peu histrion d'organe et d'habitude pour mettre en valeur les nuances d'expression, pour cadencer l'harmonie des phrases, pour adoucir l'épigramme par la retenue de la voix, et pour gesticuler en lançant un "Mistral qui n'est pas là !" comme si on le cherchait au premier rang ! Quel progrès depuis le pauvre Janin, empêtré à l'étroit, pris d'aphonie et d'obésité, suffoquant dans sa broderie et mimant de grimaces et de gestes son propre discours dont M. Cuvillier-Fleury rythmait les périodes *ore rotundo !*

Rostand a bien fréquemment insisté sur la petite taille de M. de Bornier. Ce poète, bref comme Pépin, s'était grandi par ses vers ; et il semble que Cyrano ait un peu trop nasardé Roland.

M. Melchior de Vogué a relevé cela, à peine, à peine, mais assez pour retoucher le portrait et rehausser le défunt. De même, il m'a semblé que M. de Vogué a apporté à la lecture de son discours autant de simplicité que Rostand avait prodigué de science à la récitation du sien ; on eût dit la réponse d'un amateur mondain à un professionnel de la diction.

Pour énoncer le désir académique de son prédécesseur, Rostand a dit spirituellement que, sur son cœur, le thermomètre montait à quarante. Or, Bornier avait déjà défini la fièvre verte en ce quatrain ignoré :

*Œil vitreux, angoisse, langueur,*
*Pouls capricant, soif dévorante :*
*Le thermomètre sur le cœur*
*Monte à quarante.*

Il vaut mieux n'avoir pas cité ces vers non plus que ceux-ci, certes inconnus de M. Rostand, et concernant *Le Fils de l'Arétin* qui est inférieur prodigieusement à *La Fille de Roland* :

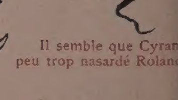
*Bornier, ce poète incertain,*
*Se trouvant d'humeur libertine,*
*Pour faire un fils à l'Arétin,*
*S'est mis le doigt dans l'Arétine.*

Nombre d'artistes qui sont de nos lecteurs m'écrivent pour se plaindre que M. Rostand, dans son discours ait épousseté un peu sévèrement les rois du théâtre. Ainsi, on nous signale le passage : « Quoi, parce qu'un sociétaire de la Comédie, affublé d'une perruque d'ailleurs inexacte, aura proféré avec une sauvagerie bien imitée !... » ; — et cet autre : « Un empereur des planches, secouant une fausse barbe griffaigne, rugira ! » — et ce troisième : « Un comédien qui ne jouait pas dans la pièce, donna du cœur à ses camarades en pronostiquant trois représentations !... » ; — et encore : « On n'écrit pas les nobles pièces pour les malheureux qui se souviennent du nom de l'acteur quand le héros entre en scène !... » ; — et aussi : « Un comédien qui vous avertit, d'un clin d'œil, qu'il n'est pas dupe de ce qu'il récite ! » Eh bien ! croyez-vous que, dans le monde du journalisme, les allusions à Jean L... ou à Henry B..., subodoraient plus de bienveillance ?

Qu'importe, ce fut tout de même une belle fête oratoire que ce discours et la reponse nationaliste de Melchior de Vogué. Bien des femmes charmantes ne veulent plus entendre un mot de conférence ni une note de musique depuis qu'elles ont entendu cela ; elles rappellent Lastri, l'ambassadeur polonais qui, après l'éblouissement que lui prodigua la beauté de Marguerite de Navarre, se fit crever les yeux pour ne plus rien voir après l'avoir vue.

George VANOR.





Il semble que Cyrano peu trop nasardé Roland.




La fin de cette saison théâtrale ne laissera pas d'avoir été curieuse. Elle aura fait connaître au public miss Isadora Duncan, une danseuse américaine dont la tentative originale mérite l'examen.

Miss Isadora Duncan a voulu ressusciter les danses grecques. Certes, on y avait déjà songé un peu avant elle. On avait conduit Mérante au Louvre pour lui montrer les motifs de danse qui décorent de nombreux vases antiques de nos riches collections, et le célèbre chorégraphe, surpris et charmé, s'était écrié : — Mais ils faisaient ce que nous faisons nous-mêmes ! Nous dansons comme les Grecs... sans le savoir ! — évidemment, il exagérait un peu ; toutefois sa remarque reposait sur un fond de vérité.

D'autre part, M<sup>me</sup> Laure Fonta, une des premières danseuses de l'Opéra d'il y a vingt ans, qui fit sur son art de remarquables travaux d'érudition, reconstitua différentes danses grecques et romaines, avec autant de goût que de science. Mais ses reconstitutions étaient plutôt des adaptations ; elles n'allaient point jusqu'à l'exacte vérité, qui eût semblé incorrecte à la sévère artiste de l'Académie Nationale de Danse.

Miss Isadora Duncan n'a pas de ces scrupules. Pour ressusciter les danses grecques, elle s'est faite grecque elle-même.

Miss Isadora Duncan danse nue dans ses costumes à l'antique, qui d'ailleurs n'ont rien d'impudique ni de provocant. Le cou, les bras, les épaules sont dégagés entièrement. Des gazes suffisamment opaques couvrent la poitrine et les hanches, formant ceinture sous la gorge, et flottent jusqu'au-dessous des genoux, laissant voir les jambes et les pieds libres de tout maillot. Comme la danseuse a des formes, d'aucuns ont trouvé qu'elle paraissait un peu lourde ; toutefois les jambes sont fort jolies et les pieds fins et effilés. Sans être vraiment beau, le visage a du charme, avec ses yeux animés, sa bouche charmante et la gracieuse rondeur du menton. Des cheveux châtain foncé, coiffés à l'antique font ressortir le teint ambré de la peau délicate. L'ensemble a un aspect de force et de santé savoureuse.

La danse ? Elle témoigne d'une étude approfondie des documents dont il est question plus haut. C'est une suite d'attitudes d'une irréprochable fidélité. Peut-être miss Isadora passe-t-elle de l'une à l'autre avec quelque roideur mécanique, mais chacune en soi est d'une exactitude méticuleuse. Pour la danse proprement dite, elle est plus discutable. Elle manque de rythme et de variété. Miss Isadora a travaillé plusieurs années dans une école de danse, je le veux bien ; elle ignore certainement la « chorégraphie », et n'en a qu'un vague sentiment. Cela donne à ses pas une sorte de monotonie qui serait facile à corriger, si l'artiste s'en préoccupait. Aidée des conseils d'une Mariquita, par exemple, elle réaliserait sans peine des compositions délicieuses, aussi ravissantes par l'ensemble que par le détail, et qui produiraient tout leur effet à la scène.

Maintenant, il faut tenir compte que miss Isadora n'a pas bien choisi sa salle : celle du Théâtre Sarah-Bernhardt est beaucoup trop vaste, comme aussi la scène. En outre, pour les danses botticellisques, ses costumes manquent de cette suprême élégance qui vous frappe, dans la *Primavera* du grand poète du pinceau; les fleurs artificielles qu'elle a accrochées à ses voiles transparents en altèrent complètement la légère fluidité. Quant aux pas qu'elle a réglés sur des préludes, des nocturnes et des valses de Chopin, nous avouons humblement n'y rien comprendre. Il paraît qu'à Berlin l'on estime qu'avec sa danse miss Isadora fait pénétrer jusqu'au fond de l'âme du maître, et que jamais personne avant elle n'avait rien produit qui fût en si complète harmonie avec la musique du grand compositeur. A cet égard, nous nous récusons modestement, n'éprouvant nul besoin de voir une danseuse évoluer, si poétiquement que ce fût, lorsque nous écoutons du Chopin.

Une autre curiosité, au point de vue mise en scène, de cette fin de saison, ç'aura été la reprise du *Voyage en Suisse*, aux Folies-Dramatiques.

La première du *Voyage en Suisse* eut lieu le 30 août 1879, aux Variétés. Bertrand, qui dirigeait alors la jolie scène du boulevard Montmartre, et qui avait beaucoup d'idées, était allé voir les Hanlon-Lees aux Folies-Bergère, et les exercices de ces merveilleux acrobates l'avaient littéralement enthousiasmé. Il pensa que les Hanlon produiraient chez lui un effet sensationnel, il les engagea, et il demanda pour eux une pièce à MM. Blum et Toché.

Naturellement, comme cette pièce ne devait être qu'un cadre pour les Hanlon, il fallait d'abord consulter ceux-ci sur leurs intentions.

Les Hanlon étaient cinq. Ils avaient en outre avec eux un Français : Agoust, nullement gymnaste, mais jongleur de premier ordre. Entre parenthèses, c'est d'Agoust que M<sup>me</sup> Céline Chaumont avait pris des leçons pour la *Cigale*. Agoust était l'interprète des Hanlon, dont le chef, William, ne comprenait pas un mot de notre langue. Georges, son frère, en baragouinait quelques syllabes, juste ce qu'il fallait pour demeurer parfaitement inintelligible.

Donc, Bertrand réunit ses auteurs et ses artistes, et demanda à ceux-ci de dire à ceux-là ce qu'ils voulaient. Oh ! ce ne fut pas long. Dès qu'Agoust eut traduit le discours de Bertrand aux Hanlon, William répondit aussitôt : — *Sleeping-car.* — Rien de plus. Agoust répéta gravement : — *Sleeping-car,* et Bertrand, Blum et Toché se regardèrent, ahuris. — Ils ne doivent pas avoir compris, fit Bertrand, qui reprit la parole et posa de nouveau sa question. Nouvelle traduction d'Agoust, nouvelle réplique nette et concise de William : — *Sleeping-car.* — Les Hanlon voulaient un tableau en sleeping !... Le reste leur était absolument indifférent.

Ce fut ce tableau obligé qui inspira l'idée du *Voyage en Suisse.* Mais une fois le scénario arrêté, ce fut une autre paire de manches. Les Hanlon voulurent distribuer leurs effets, et pour cela, il fallait bien les admettre à prendre part à la confection de la pièce.

Ce fut d'une bouffonnerie épique. Les séances de collaboration avaient lieu dans le cabinet de Toché, une pièce exiguë où William et Georges Hanlon toujours aidés par Agoust, expliquaient ce qu'ils voulaient, exécutaient leurs exercices, démolissant des meubles, cassant des chaises, sautant sur le bureau, bondissant par dessus Blum, passant entre les jambes de Toché, tout cela gravement, froidement, sans un bruit, sans un cri... Quand la pièce fut finie, Toché n'avait plus un objet intact dans son cabinet !

Voilà de la mise en scène originale !

Théodore MASSIAC.




Miss Isadora Duncan.
Statuette du prof. W. Schott.

Cl. Cautin et Berger.

Mlle Pierat

Mme Marguerite Caron.

Cl. Studio

Mlle Muller

Cl. Cautin et Berger.

Mlle Cheirel.

Cl. Cautin et Berger.

Mlle Lanthenay.

Cl. Cautin et Berger.

Mlle Brésil.

Cl. Cautin et Berger.

Mme Germaine Gallois.

Cl. Cautin et Berger.



Mme Charles Rothier.

Cl. Ogereau.



Mlle Dicksonn

# *Le Rire* (Suite)



Il y a actuellement des gradations dans le rire.

Le même fait anormal frappe avec plus ou moins d'intensité des tempéraments divers. Des circonstances différentes ou accessoires peuvent intervenir qui modifient la sensation risible et changent profondément sa manifestation extérieure.

Je ne saurais mieux expliquer cette gradation qu'en reproduisant la petite consultation suivante donnée par un spécialiste, un acteur de haute renommée, à l'un de mes confrères du *Petit Bleu* qui, cherchant à définir la technique, le mécanisme de l'art du comique, était venu se documenter auprès d'un maître en la matière.

Il y a, d'après lui, cinq espèces de rires, basés sur les cinq voyelles de l'alphabet : le rire en A, le rire en E, le rire en I, le rire en O et le rire en U.

Le rire en A, c'est le rire fin, provoqué par un trait d'esprit. Il signifie : Ah ! Ah ! Ah ! que c'est joli ! que c'est délicat !

Le rire en E, c'est le rire gai, provoqué par une forte saillie. Il veut dire : Eh ! Eh ! Eh ! que c'est plaisant ! que c'est drôle !

Le rire en I, c'est le rire d'attendrissement, provoqué par un mot pathétique. Il dit ceci : Ih ! Ih ! Ih ! que c'est touchant, que c'est intéressant !

Le rire en O, c'est le rire de la franche gaîté, provoqué par une grosse bêtise. Il signifie : Oh ! Oh ! Oh ! que c'est farce !

Enfin, le rire en U, c'est le simple sourire provoqué par un passage à double entente. Il signifie : Uh ! Uh ! Uh ! cela se comprend... ce n'est pas mal.

C'est là une théorie qui en vaut bien une autre. Mais, au fond, que vous riiez en A, en E ou en U, je vous souhaite sincèrement de rire de bon cœur, persuadé que si le rire, comme l'affirme miss Helen Harley, n'est pas, à proprement parler, une condition de la bonne santé, il en est, tout au moins, un indice ; et je suis de ceux qui croient avec notre Rabelais que le rire est le propre de l'homme.

Il est, d'ailleurs, encore bien plus le propre de la femme. Une jolie femme qui rit donne un spectacle délicieux, et n'avez-vous jamais rencontré de femme franchement laide qui devienne presque jolie quand elle se met à rire, car la joie est une beauté.

Il y a une quinzaine d'années, peut-être plus, quelques jolies actrices parisiennes avaient fondé une sorte de club ou d'association qui eut son heure de vogue sous ce titre pimpant : Les Rieuses. Je n'en dirai pas la composition qui chagrinerait sans doute, aujourd'hui, quelques-unes des plus fringantes sociétaires de ce temps-là. Souvenirs et regrets !

Mais cette évocation me suggère l'idée de proposer aux lecteurs de *La Revue Théâtrale* une amusette qui donnera à mon étude une sanction dont j'aurai, je l'avoue, quelque fierté.

Cl. Cautin et Berger.



Mlle Dieterle.

Il existe, de par le monde, je l'ai signalé en commençant, une reine de la joie. Ne vous semble-t-il pas insupportable que cette Majesté soit une Américaine et non une Parisienne.

Mon Dieu ! Je n'entends point médire de miss Helen Harley, mais je doute fort qu'en dehors de l'auréole qu'elle tient de sa campagne thérapeutique elle puisse rivaliser de mérite, avec cent, deux cents — soyons larges et faciles — quinze cents sujets pris au hasard parmi les innombrables jolies femmes de Paris, sous le rapport de la grâce touchante, du charme enjoué, de la gaîté communicative.

Voulez-vous que nous tentions de faire ensemble la Reine des Rieuses ?

Les intéressés ont bien intronisé naguère un prince des Poètes, même un prince des Chansonniers.

Elisons une Reine du Rire.

Oh ! ce sera une toute petite reine, car nous prétendons ne soumettre aux suffrages des lecteurs de *La Revue Théâtrale* que des candidates choisies dans le monde théâtral.

Voici donc ce que nous proposons à nos lecteurs :

Nous ne voulons pas plus guider leur choix, qu'influencer leur suffrage.

Toutefois, il nous paraît inutile de laisser se manifester toutes les préférences sans autre règle que la pure fantaisie.

Nous avons donc voulu limiter le concours, en nous inspirant du plus large éclectisme, de la plus complète impartialité et en nous entourant des opinions compétentes de plusieurs de nos amis, personnalités théâtrales et artistiques autorisées.

Il ne saurait être question de candidatures dans un concours entre personnes dont nous n'avons pas sollicité l'autorisation, mais qui ne seront certainement pas blessées en se trouvant mêlées à cet innocent badinage.

Que celles qui en éprouveraient quelque surprise veuillent bien nous le pardonner et qu'elles nous prouvent spirituellement leur mansuétude en nous faisant parvenir le plus grand nombre de « voix »... pour elles, bien entendu.

Nous avons choisi vingt personnalités connues, très populaires au théâtre aussi bien qu'au café-concert et au music-hall.

Ces vingt artistes réunissent toutes les qualités requises pour être saluées du titre de *Reine des Rieuses :* soit par leur physionomie naturellement souriante, soit par l'intensité communicative de leur gaîté, soit encore par le genre où elles triomphent par la nature même de leur talent.

Nous avons réuni leurs portraits déjà connus, comme un rappel des souvenirs et non comme une présentation. Mais les qualités dont nous parlons existent chez chacune d'entre elles à des degrés différents.

C'est ce que nous demandons à nos lecteurs de vouloir bien apprécier en toute indépendance. Ils voudront bien ensuite nous faire connaître leurs avis, par carte-postale ou par lettre, adressée à *La Revue Théâtrale*.

Nous publierons, naturellement, le résultat de ce petit plébiscite, accompagné, à l'intention de nos lecteurs qui nous auront aidé à le mener à bien, d'un portrait de la « Reine » élue, digne de sa souriante majesté.

GEORGES FRAPPIER.



M Allems.

Cl. Stebbing.



Mlle Lise Fleuron

Cl. Cautin et Berger.



Mlle Lavallière.

Cl. Cautin et Berger.



Mme Charlotte Wiehe.

Cl. Ogereau.



Mlle de Craponne.

Cl. Stebbing.

Mlle Anne Held

Cl. Stebbing

Mlle Dortzal.

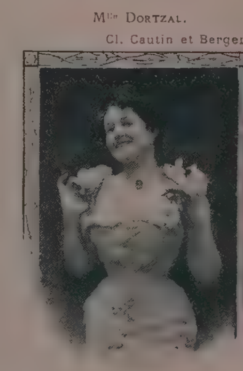
Cl. Stebbing





Mlle Louise Bignon.

Cl. Cautin et Berger.

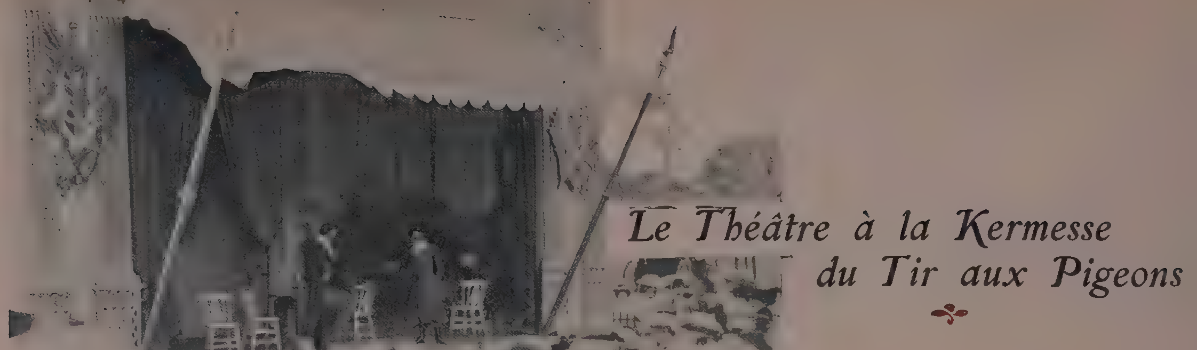


Mlle Alice Bonheur.

Cl. d'Osmond.



Mlle Monbrion.



Phot. Rev. Théât.

*Claudin et Claudine*, pièce nouvelle de WILLY

M. FRANCK M^lle^ POLAIRE.

# *Le Théâtre à la Kermesse du Tir aux Pigeons*

C'est très curieux, mais nos fêtes organisées en plein air sont presque — et ce proverbe vient d'un cœur généreux — toujours dépourvues d'animation. Songez un peu à la frigidité que nous ressentons à la Fête des Fleurs, à l'orée de l'été... on jurerait un concours de belles robes; les dames qui passent ne rient guère, et l'on a la révélation exacte, par l'étroitesse de leurs gestes dispensateurs de maigres bouquets, que Paris est un pauvre séjour sevré de fleurs... Remémorez-vous l'aspect morne des kermesses prénommées champêtres par les invitations d'Œuvres qui vous y convient... Si les programmes de ces réjouissances sont alléchants, leur disposition manque, le plus souvent, d'originalité, et puis le public participant à ces plaisirs est fauteur d'ennui : il est gourmé et il parade, il vient pour s'exposer, sa vanité l'astreint à une contenance roide, fort déplacée en la circonstance. Ah si vous connaissiez les fêtes du Midi si chaudes, si turbulentes, si allègres ! Enfin...

Donc, nous causerons de la kermesse donnée, en juin, au Bois de Boulogne, sous les auspices illustres et charitables de M^me^ la duchesse douairière d'Uzès et de M^me^ Georges Charpentier, parce que le Théâtre — excellent cœur — en assura la plus importante, la meilleure partie.

Phot. Rev. Théât.

*Claudin et Claudine*, pièce nouvelle de WILLY.

M^lle^ POLAIRE. M. FRANCK.

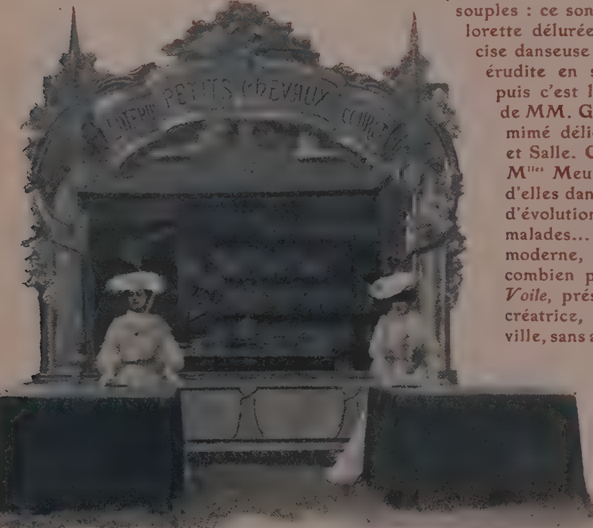
L'emplacement élu — toujours pour le paraître — fût le Tir aux Pigeons : cela vous avait un air élégant... mais, sur place, on déchantait; il ardait, en l'air, un soleil piquant auquel nuls ombrages ne s'opposaient et, par terre, trous et cailloux abondaient, guetteurs traîtres des souliers minces qui les viendraient fouler. — Décor succinct et frêle : six petits guignols peinturlurés, pour la vente, une tente abritant un tir à l'arbalète, une autre tente plus ample dressée pour les représentations, en vue de la pluie — gêneuse possible, — des mâts rares, de petits oriflammes, enfin une estrade : le théâtre. Le théâtre, scène étroite ménagée parmi des plantes vertes, desservie par un mince couloir où le vent de la pelouse circule en courants d'air inquiétants pour les artistes qui ne trouvent pas assez de coins pour s'abriter de lui; dehors, nul velum ne s'étend, préservateur du soleil, au-dessus de l'assistance, ce qui amènera une levée d'ombrelles des spectateurs assis contre laquelle protestera le public debout : d'où courtes disputes, montées sur les chaises afin de dominer les importuns parasols, petits désordres partiels.

Un conférencier renommé voulut bien assumer les fonctions de régisseur parlant au public.

Phot. Rev. Théât.

Le jour crû est vraiment défavorable au théâtre. La beauté des actrices ne souffre point trop de cette lumière violente, mais leur jeu semble bien invraisemblable, mais la couleur de leurs atours parait mal combinée; ces dames perdent de leur charme, c'est certain ; la transparence d'un velum aurait tout arrangé.

Un conférencier renommé, qui a bien voulu assumer les fonctions de régisseur parlant au public, annonce des danses. Elles sont variées, ces danses, toutes nos ballerines d'opéra qui se sont inventé une spécialité de salon se produisent à tour de rôle : voici la collaboration Wendling-Laugier, et c'est un menuet pimpant et lent, mi-solennel, compliqué de révérences à plongeons, et de saluts Louis XV, en rond. M^lles^ Régnier et Viollat, en faunesses, gambillent, tout en jouant de la double flûte, autour de la brune et sérieuse M^lle^ Sandrini, qui forme dans des draperies blanches des mouvements longs et ploie son corps en d'adorables attitudes souples : ce sont les *Danses grecques*. Sur un motif de gavotte, M^lle^ Chasles salue, lorette délurée, et M^lle^ Lekain figure son cavalier ; nulle ne pourrait être plus précise danseuse *1830* que M^lle^ Chasles, fort érudite en son art, l'ignoriez-vous ?... puis c'est le divertissant *Pierrot-poète*, de MM. Georges Boyer et Hirchmann, mimé délicatement par M^lles^ Zambelli et Salle. Contraste : un cake-walk par M^lles^ Meunier et Barbier, très sûres d'elles dans l'exécution de ce problème d'évolutions disgracieuses de pantins malades... Autre contraste, autre danse moderne, également à la mode, mais combien plus aimable... la *Danse du Voile*, présentée par M^lle^ Nicloux, sa créatrice, qui, en simple toilette de ville, sans autre accessoire qu'une pièce de mousseline blanche, développe un scénario de véritable beauté, de grâce accomplie...




*Les Petits Chevaux*

M^lle^ MYLO D'ARGYLE.

Phot. Rev. Théât.



Sur la pelouse

M^lle^ OTERO et M. LÉONI.

Phot. Rev. Théât.



Mme Fraya.
Chiromancienne.



Maints photographes opérèrent...

Un peu de pluie disperse les spectateurs, et c'est l'Entr'acte.

Les vendeuses, à leur place, ne bronchent pas. Mme Cora Laparcerie tient avec beaucoup de bonne humeur le tir à l'arc ; même, pour encourager le chaland, elle décoche maints et maints traits au bon endroit des cibles ; elle prétend qu'on ne l'a point préposée à l'arbalète parce qu'elle savait tirer... Mlle Marie Laparcerie et Mlle Drunzer assistent cette héroïque. Tout près, au bar, Mlle Flahaut préside, très digne, sous un grand chapeau violet attaché d'une écharpe de gaze. Dans les guignols, Mlle de Fava vend des sucreries, Mlle Mylo d'Arcylle, toute mignonne, en blanc et en chapeau bergère, convoque ingénument le passant à venir ponter sur ses petits chevaux ; Mlle Marthe Régnier, poupée blanche et bleue, offre des joujoux. Un travesti, sorte de clerc moyenâgeux — de fait, c'est Mme Lucy-George Delton, chanteuse originale — garde l'entrée du séjour d'une chiromancienne, Mme Fraya. Petite, brune, jolie, la pythonisse, et si intelligente et si spirituelle, témoignant dans ses manières une grande chaleur de cœur et une distinction charmeuse.

Phot. Rev. Théât.




Le *looping the loop*.

Il est tout probable que ses révélations sont intéressantes, car ses premiers clients lui amènent nombre d'amis ; la recette de Mme Fraya aura été une des meilleures de la fête. Depuis, on a su que cette devineresse, point très connue, parce qu'elle est ennemie de toute réclame, était une fort docte personne instruite et sincère. Ne prévint-elle pas le triste Alexandre de son sort effroyable ?

Allons, allons, Willy et Colette passent et chacun de les suivre au *looping the loop*, à 10 sous le tour ; ils jouent longtemps : les vendeuses sont souriantes. Plus loin Mme Marianne Chassaing tente le hasard de la loterie ; Mlle Otéro balaie nonchalamment d'une robe extrêmement riche, la pelouse rugueuse, et M. Léoni ne semble pas qu'un peu fier de l'accompagner. Ici Mme Charpentier prodigue des avis, fait courir après M. Ravidat, un commissaire qui a oublié des numéros pour un concours ! A-t-on une idée de ça ? M. Georges Charpentier s'emploie autre part non moins activement, tandis que M. Paul Franck, sûr de sa troupe, gamine sur le gazon avec Mlle Polaire fort effrontée... A l'extrémité de la fête, devant Guignol en représentation, des petits s'esclaffent ; plus loin des demoiselles et des messieurs tout blancs, sur des tapis blancs, jouent au tennis ; et ne voilà-t-il pas, sur un carré d'herbe, Footit et Chocolat — ces horreurs — qui s'évertuent — les drôles — à faire entendre les mouvements cassés du cake-walk, damnable invention, à une procession d'enfants rieurs...

Mais le théâtre est réouvert, et sur les planches, Polaire en Claudine, et M. Paul Franck, Claudin, grand dadais, en culotte grise et en *eton*, interprètent quelque énormité de Willy ; malheureusement, on n'entend pas. Ça ne fait rien, pour le principe, des mamans s'inquiètent, trouvent qu'on n'aurait pas dû, à cause des enfants. — Quoi donc, s'il vous plaît ! — Voilà maintenant en draperies blanches, Mlle Otéro — tout à l'heure on la photographiait à jumelles que veux-tu derrière le théâtre — elle mime les *Rêves d'opium* de M. Paul Franck. On presse un peu le spectacle, car il est tard. Mme Paulette Darty écourte une romance, M. Fursy dit plusieurs chansons, et, revenu dans le couloir, conte tout haut le projet qu'il nourrit d'une longue tournée ; quelqu'un, en passant, l'appelle *comique voyageur*. C'est très amusant. *O Magali*... qu'est-ce ? Tauffenberger, un gaillard rablé, rose, guêtré et souriant, qui chante avec Mme Mary Aubert des airs provençaux.

Mais aux portes on a crié les journaux du soir, et sur la pelouse le bruit se répand du hideux massacre de Belgrade. En opposition à cette nouvelle sinistre, voici sur le théâtre une des plus amusantes scènes de la journée : *Dernier Auto*, fantaisie-revue de M. Maxime Formont, jouée par Mlle Rose Syma et M. Depas : elle, très jolie, toute gracieuse, en courte robe pimpante, les cheveux si blonds, noués sur le côté d'un velours nacarat, lui, très drôle dans ses imitations, celle de Novelli, entre dix autres.

La morale de ceci. Gentille fête, organisée par des bonnes volontés évidentes, dont le produit, transmis en secours, fera sourire bien des misères, et transformé en gâteries, fera rire de fraîches lèvres de petits enfants... mais quand on profite d'un programme si bien assuré par le Théâtre, on doit s'inquiéter des meilleurs moyens matériels susceptibles d'aider à l'effet des acteurs bénévoles. Il est vrai que ceux-ci n'y regardent pas de si près, mais enfin...

Eugène DELACROIX.

Phot. Rev. Théât.



Mlle Otéro.
derrière le théatre



Phot. Rev. Théât.



Mlle Otéro.
derrière le théatre

Phot. Rev. Théât.



*Le quadrille eut ses nuits de gloire,*
*Le quadrille c'est de l'histoire.*

# *Dernier Auto*

La Direction de *La Revue Théâtrale* veut bien me demander d'expliquer en quelques lignes comment, dans *Dernier Auto*, applaudi si bienveillamment à la kermesse du Bois de Boulogne, j'ai essayé de transformer la revue de salon. Je le fais très volontiers. Il est toujours agréable à un auteur de parler de son œuvre, ne fût-elle qu'une œuvrette. D'ailleurs, Parisien impénitent, j'aime la revue, en soi, parce que c'est un article de Paris, un genre plus *éminemment français* encore que l'opéra comique. J'en appelle à Molière qui jadis la menait à Versailles, déguisée à peine sous le rouge et la poudre de la Comédie. L'auteur des *Fâcheux* et du *Misanthrope* ne fut-il pas un prodigieux revuiste des ridicules illustres de la Cour ?

Or, la revue, telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui dans les music-halls et même dans les salons, ne semble pas garder trace d'aussi splendides origines. Qu'est-elle, en effet ? Un stock de plaisanteries qu'on dirait extraites de la collection du *Tintamarre*, un pot-pourri d'airs surannés, empruntés à des opérettes périmées. Aucun souci ni de la forme décente ni de l'esprit moderne. Cela est vieillot et falot, cela n'est ni parisien ni aristophanesque. Oh ! non.

Y aurait-il autre chose à faire ? Je l'ai cru et, timidement, je l'ai essayé. Je remercie le public mondain qui, de ses bravos encouragea l'essai, et dont la faveur me ferait presque croire à une réussite. Tout au moins ai-je la réconfortante certitude d'avoir été compris.

Je conçois la revue de salon à deux personnages comme une causerie libre, entre gens d'esprit et de manières élégantes qui s'entretiennent des folies du jour avec bonne humeur. On y peut mettre toute la littérature qu'on a sur soi, à condition expresse qu'elle soit gaie, point façonnière et point pédante ; on est tenu, en effet, de n'ennuyer jamais. On choisit préférablement, parmi les événements de la saison, ceux qui intéressent le boulevard, parce qu'ils sont des manifestations amusantes de la vie parisienne, et non pas de simples faits-divers ressassés par les journaux, ou, ce qui serait pire encore, de menus incidents connus de vingt personnes. Combien de revuistes n'évitent ainsi la banalité que pour choir dans le rébus !

Imitation de NOVELLI.
Nous pleurons comme les *bambini*.

Il est une règle qui régit les conversations de salon : on n'y parle que des gens et des choses dont chaque auditeur est censé avoir connaissance. Et on le fait légèrement, avec verve si l'on peut, avec bienséance toujours. Cette règle est applicable à la revue mondaine.

D'ailleurs, la forme de celle-ci, ces deux réserves faites, est infiniment libre. La causerie sera souvent familière, mais d'une familiarité qui demeure élégante, comme celle du dix-huitième siècle ; parfois même — rarement ! — un calembour irrespectueux tirera la langue au public, bon prince indulgent à ces privautés. Elle sera malicieuse et fantasque comme une jolie femme, ironique, quelquefois un peu cruelle, mais sans insister jamais. Dans l'intervalle de deux sourires, elle s'attendrira : l'attendrissement va bien à une coquette. Et elle se permettra à l'occasion le lyrisme léger à la Henri Heine, qui fuse soudain dans le dialogue comme une envolée d'étincelles et s'éteint aussitôt. Bref, tout ce que deux personnes spirituelles et sensibles, selon le mot du dix-huitième siècle, peuvent se dire en regardant s'agiter les marionnettes de la comédie parisienne, elle le dira, avec une indépendance toute française et un aristocratique bon goût.

Imitation de NOVELLI
On me fait beaucoup de *successo, de vero*, comme pour une *prima donna*...



Phot. Rev. Théât.

La revue chantera le moins possible, précisément parce qu'elle aura beaucoup à dire. Aux rengaines d'antan, à *La Mascotte*, aux *Cloches*, à *L'Oncle Célestin*, qui persistent à nous obséder sinistrement encore, elle substituera la mousse irisée du dialogue, les répliques à facettes, la tirade cocasse ou grandiloquente, et — discrè-



Mlle ROSE SYMA.



A propos des pensionnaires quittant la Comédie-Française : *Viens poupoule*...

Phot. Rev. Théât.



Menuet.

tement, mais sans fausse honte, — le couplet lyrique, les vers. Parfaitement, les vers ! Quoi qu'on dise, le public les aime et les fête, quand il n'y en a pas trop et quand ils sont bien dits.

L'idéal que je viens de définir est peut-être un peu plus difficile à atteindre que celui auquel se bornent les aspirations des professionnels du genre, fertiles grossoyeurs, qui se font fort, avec le concours d'un chef d'orchestre fécond en ressouvenances musicales et d'une chanteuse légère (?) au gosier inlassable, de bâtir en quelques heures une « machine » de café-concert. Si la revue élégante vient à prévaloir, c'en sera fait de leur quiétude. Mais n'avons-nous pas intérêt, artistes et public, à ce que l'art devienne de plus en plus difficile ?

On comprend que l'interprétation d'une revue littéraire ne soit possible qu'avec de véritables acteurs, et non avec les éléments ordinaires du concert ou du music-hall. Lorsque j'eus l'idée de cette tentative, je m'assurai le concours de deux artistes de premier plan : M^lle^ Rose Syma et M. Fernand Depas. Ce choix était tout un programme.

Phot. Rev. Théât.



Les prédictions de l'année.

Le seul nom de M^lle^ Rose Syma évoque un idéal de grâce aristocratique, de charme touchant et de souveraine élégance qui, d'avance, empêchait toute équivoque sur le caractère de notre œuvre.

La distinction personnelle de M^lle^ Syma eût été incompatible avec la vulgarité de la revue traditionnelle. Ce qui me détermina à solliciter son concours pour *Dernier Auto !* ce fut le souvenir de son incomparable interprétation de Rosine à l'Odéon. Elle seule avait compris dans la contradiction exquise de son ingénuité et de sa malice, l'énigmatique héroïne de Beaumarchais. Dans le genre moderne, une intelligence aussi subtile, une grâce aussi souple, aussi alerte, aussi nuancée, devaient être d'un inappréciable effet. M^lle^ Syma a bien voulu accepter le rôle d'Eliane, je ne pense pas qu'elle s'en repente. Nous la connaissions comme une des plus délicieuses artistes de Paris ; elle a prouvé qu'elle était une des plus complètes. La variété de son talent s'affirme prodigieuse.

Elle est trois fois, surtout, acclamée dans *Dernier Auto* : la première fois, c'est en bergère florianesque de Trianon; la seconde, c'est en sibylle comique prophétisant la ruine de la Comédie-Française ; elle incarne encore avec le petit chapeau et la badine sifflante à la main, le glorieux chic second Empire. Toute la gamme de l'expression scénique !

Quant à Fernand Depas, sa verve, son entrain extraordinaire de brûleur de planches, étaient nécessaires à cette revue-là plus qu'à toute autre. En effet, une revue où l'on ne chante pas a besoin, pour ne pas ennuyer son monde, d'être menée d'un train d'enfer. Depas a emballé le *Dernier Auto* sur la route du succès. La fantaisie, le mouvement endiablé qu'il met, par exemple, dans la tirade du chauffeur, sont irrésistibles, et pour ces prouesses-là, il n'y a que lui. D'ailleurs, autant il est original dans les créations, autant dans les imitations il est merveilleusement souple. Celle de Novelli, qui n'avait jamais encore été faite, nous en fournit la preuve. Mais ce qu'il importe de dire c'est que, fantaisiste ou imitateur, il se montre toujours et avant tout excellent comédien. C'est justement à cause de cela que sa fantaisie demeure, même en ses outrances, précise et mesurée, et que ses imitations, au lieu d'être des charges et des à-peu-près, reproduisent fidèlement les procédés d'art de l'artiste imité, parce que profondément artiste lui-même, l'art n'a pas de secret pour lui.

Je suis heureux de rendre à mes interprètes ce témoignage que la tentative dont je viens de parler n'était possible qu'avec eux.

Maxime FORMONT.

Phot. Rev. Théât.

Le chic second Empire.





— Vous tombez bien !
— Mais on ne peut mieux, puisque c'est à vos pieds...








On parlait récemment, devant un de nos collaborateurs, d'un de ces secrétaires de petits théâtres qui cueillent pour les épopées de fin d'année ces demoiselles un peu avariées que l'on a appelées peu poétiquement des fonds de revues.

— Il doit pêcher cela moins dans des aquariums que dans des prairies, disait-on.

— Oui, répondit notre ami, c'est *un pêcheur en veaux troubles.*

On a repris *La Damnation de Faust,* mise à la scène, et c'est plutôt Berlioz que cette profanation aurait fait damner.

A ce sujet, savez-vous l'origine du nom de Méphistophélès ? *Le Ménéstrel* prétend que ce vocable vient de *méphitische* (méphitique), parce que les démons sentent le soufre et le péché. *Les Débats* affirment que les hébraïsants y retrouvent : *mephis* qui veut dire corrupteur et *tophel* qui signifie menteur. Sans nier que les hébraïsants et même les hébreux s'y connaissent en ces deux vices, *La Revue Théâtrale* se permettra d'opiner que l'étymologie de Méphistophélès est dans les mots : *me Fausto philès,* qui se traduit tout simplement : pas ami de Faust. Il n'est point besoin d'être le coreligionnaire d'un truqueur de tiares pour trouver cela.

Au théâtre de Limoges, on jouait *L'Africaine,* avec une troupe racolée chez le plus grincheux de nos directeurs lyriques parisiens.

Au quatrième acte, Vasco entre dans la chambre nuptiale où Selika est étendue, tous voiles dehors. Il s'écrie alors :

— Ah! sapristi!

Le public s'effare. Heureusement, on se rappelle que le ténor a un défaut de prononciation; il y a écrit, dans la partition :

— Est-ce un prestige!

Changement de manière.

Le directeur d'un de nos principaux théâtres d'ordre jetait l'autre jour un regard sur sa dernière saison.

Et il remarquait ceci :

— C'est drôle! je n'avais presque pas de comédiens d'engagés pour cette saison-là, et j'ai dû payer des cachets extrêmement coûteux, tandis que j'avais des comédiennes dont presque pas une n'a joué... Mon étoile a joué une vingtaine de fois et je lui ai versé trente-cinq mille francs, ce qui fait dix-sept cent cinquante francs par représentation! Ni Réjane, ni Granier n'ont jamais eu de tels cachets!...

Alors, il a décidé d'essayer d'une tactique contraire.

Cette saison il aura une troupe complète quant aux comédiens. Pour les comédiennes il les engagera au cachet.

— Il n'y a que ça de vrai, a-t-il dit ; les hommes à l'année, les femmes aux pièces.

La *Mademoiselle Napoléon,* de Jean Richepin, qui doit être prochainement représentée à New-York, avec M^lle Anna Held comme principale interprète, est une œuvre fort importante. Il s'agit d'aventures vraies ou fausses de M^lle Mars, qui donnent lieu à des scènes très brillantes se passant au temps de l'Empire et de la Restauration, à des tableaux luxueux, à des apothéoses même, auxquels prennent part maints acteurs encadrés de figurations nombreuses : tous et toutes équipés par les soins de M. Chaineux, le dessinateur érudit de la Comédie-Française.

Correspondance économique.

L'un de nos comédiens les plus connus a trouvé un moyen excellent d'entretenir sa correspondance à peu de frais.

D'abord, il n'achète pas de papier à lettres. A quoi bon? N'a-t-il pas toutes les pages blanches des nombreuses missives qu'on lui envoie? des pages de papier superbe, qui seraient perdues s'il ne les employait. Quant aux enveloppes, il se sert de celles de son théâtre, ce qui est bien son droit, n'est-ce pas?

Reste l'affranchissement, — grave problème!

Voici ce qu'il a imaginé :

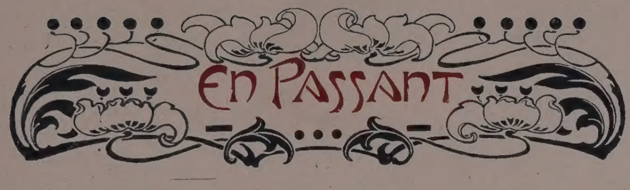
A toutes les lettres de simple politesse et de bonne camaraderie, il ne répond jamais. Voilà déjà une notable économie de timbres.

On lui demande souvent des « billets » de théâtre. Même silence invariable quand ces demandes ne contiennent pas le timbre de réponse. Si elles le contiennent, notre héros répond, s'il ne peut absolument s'y soustraire. Dans les autres cas, c'est-à-dire quatre fois sur cinq, il conserve un silence profond et s'adjuge le timbre, qu'il utilise pour sa correspondance personnelle.

Et quand il entend un camarade se plaindre d'avoir des frais de poste ruineux, il hausse les épaules en souriant d'un air de pitié.

G.-T. NORMA.






*7 Juin.* — Il est à remarquer que, dès que le Jardin de Paris ouvre ses portes, le temps se couvre.

A citer, dans la partie concert, Miss Strafford, qui danse et chante comme feu Cake-Walk lui-même ; et la jolie Bian-Ka, qui conserve sa fraîcheur et son répertoire... depuis dix ans ! C'est pourquoi elle se croit autorisée à chanter sans voix.

Mlle Bian-Ka.

Dans le Ring (ça fait bien : le Ring !) les mêmes danseuses font la grenouille, puis de jolies visions d'art où s'exhibent de fort jolies personnes. Mais ici le spectacle est plutôt dans le jardin que sur la scène, c'est pourquoi je ne regrette jamais la soirée que je passe dans ce paradis de Mahomet.

*11 Juin.* ALCAZAR DU MANS (Sarthe). — Étendu dans un cercueil où des scellés furent apposés, tout comme sur un couvent de frères Maristes, le jeûneur Succi s'amuse à se priver de nourriture. Tout en reconnaissant l'étrangeté du fait et l'énergie du patient, je pense que cette façon de gagner sa vie émane d'une cervelle quelque peu détraquée et je m'empresse d'atténuer l'impression ressentie en descendant au concert où j'applaudis consciencieusement les chahuteuses de seconde marque qui font les délices de la garnison. Au reste, en ce concert, très bien tenu pour une ville de province, les artistes ne sont point mauvais et le cidre est excellent.



Au Jardin de Paris.

*13 Juin.* — *Misère ! ! !* C'est la raison sociale de l'Association générale des Gueux. L'Association générale des Gueux, c'est une Société qui entreprend cette peccadille : soulager toutes les misères, et qui, pour ce faire, donne des soirées théâtrales où se jouent les pièces les plus interdites de la censure (encore une bien recommandable institution).

Il est toujours bon, pour être en règle avec sa conscience, de dépenser vingt sous afin de soulager toutes les infortunes de Paris, c'est pourquoi je fus à la Bodinière où cette si modeste Association offrait la primeur d'un spectacle étrange.

Je ne parlerai ici — car les mots me sont comptés — que de l'*Outrage*, drame en un acte de M. Bonis-Charoucle. J'ignore cet auteur, mais je le proclame plein de talent. Est-il urgent de dire qu'il s'agissait de la police des mœurs et d'une jeune fille arrêtée par erreur et soumise aux écœurantes formalités des filles ?

L'interprétation fut digne de tous éloges : Lucien Desplanques, Manneville et Parent se surpassèrent, mais je n'ose dire toute l'admiration que j'éprouve pour Mlle Ventura dans le rôle de la jeune fille outragée. Mlle Ventura, non contente d'être une fort charmante personne, possède l'art difficile du tragique, son masque s'y prête, d'ailleurs, admirablement, et une telle artiste peut escompter un avenir brillant..... ce serait, — oh ! pour un soir, — à désirer être agent des mœurs ou médecin de la Préfecture.

Et dans la salle, malgré sa beauté, malgré son talent, de petits jeunes gens, par groupes de deux, l'applaudissent faiblement, car le geste qui consiste à réunir les mains d'un choc brusque n'est sans doute pas assez snob.

Ah ! petits jeunes gens de notre décadence, que ce titre vous sied : Misère ! ! ! Misère ! ! !

*14 Juin. La Fête des* Rosati *à Fontenay-aux-Roses.* — Dans les rues de la jolie petite ville, parée et fleurie pour la circonstance, c'est, derrière les pompiers crânes et la musique joyeuse, la longue théorie des *Rosati.*

Noyés de poussière, ils marchent les sculpteurs et les poètes septentrionaux, les compositeurs, les peintres, les graveurs, dont beaucoup sont célèbres, ils marchent vers le buste enguirlandé du bon Lafontaine. Le bonhomme de pierre sourit aux arrivants, puis, écoute d'une oreille attentive les louanges stylées avec une maîtrise impeccable d'Adolphe Lacuzon, le poète un peu ignoré des foules mais apprécié des artistes et des intellectuels. Plus tard, dans le parc, Alexandre Guilmant et Henri Gauquié reçoivent la rose d'honneur que signèrent Guillaume et Lechat, plus tard encore (très tard) on se met à table, et comme si le Seigneur n'attendait que cette occasion pour jouer un tour à sa façon, la pluie tombe drue sur les mets fumants et sur les toilettes claires des dames.

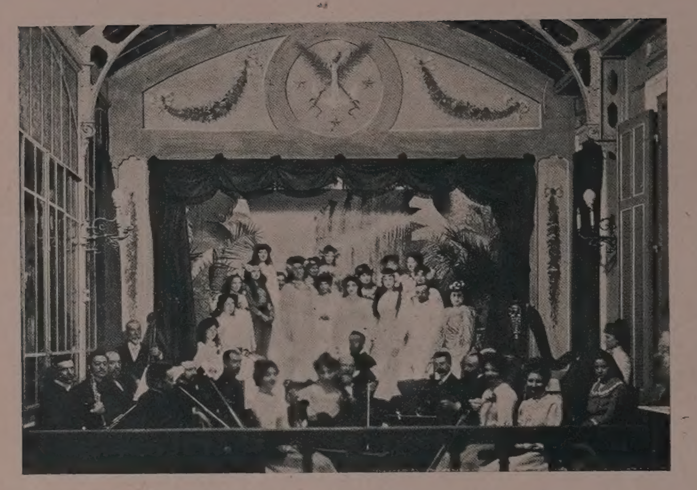
Mais si le Seigneur est facétieux, le Nord est brave : personne ne bouge et on mange sous les parapluies ouverts ! Une représentation clôturait la fête. Il nous fut donné d'y entendre la belle voix de contralto de Mlle Jane Delalozière, Mlle Sakolowski, Mlle Litz (parente du Litz fameux qui fit les rapsodies) qui tient de famille et qu'accompagnait avec talent le compositeur Blanc-Lachau, auteur des chansons d'amour. Côté hommes : MM. Debruille, Dubois, P. Bianchi (qui choisit mal son répertoire), Bordenave et autres.

Enfin, deux bons artistes, Mlle Mercédès Brare et M. Hermans interprétèrent avec succès une petite saynète : *Les Droits de la Femme*, signée de mon camarade Jacques Duchange. Et le soleil sourit parmi les branches invitant les *Rosati* à gagner Robinson..... ou Paris.

Jack d'ANGE.



Au Jardin de Paris.



Scène de la représentation de *L'Ile du Rêve*, chez l'amiral Bienaimé.

# Le Théâtre en Province et à l'Étranger

M. le vice-amiral et Mme Bienaimé ont donné à Toulon, dans la vaste galerie vitrée de l'Hôtel de la Préfecture maritime une brillante représentation de *L'Ile du Rêve*. La pièce lyrique en trois actes — trois duos d'amour — que MM. André Alexandre et G. Hartmann ont tirée du *Mariage de Loti*, a été jouée sur un petit théâtre admirablement machiné, avec sa rampe, ses décors et un orchestre très mondain composé de Mlles Vieillard, fille du général, Collomb, de Bellegon, Pissere et de MM. le capitaine Meynier, le commissaire de marine de Bellegon, le lieutenant Jean, les docteurs Charropin, Gambert et Petit, les professeurs Millot, Badord et Lunais, dirigés par M. le lieutenant de vaisseau Jollivet.

La partition de Reynaldo Hahn a été impeccablement exécutée : la manière du compositeur est très moderne ; c'est une musique savante qui choque d'abord par l'imprévision des rythmes, des préparations et des résolutions d'accords souvent rendus pénibles par les changements de tonalité et une absence de coloris, mais elle contient de délicieuses choses. L'action scénique est nulle ou presque.

Le rôle de *Mahenu* incombait à Mme Jollivet qui se joua des difficultés de la partition, grâce à la souplesse de son organe. M. C. Léon, avocat, rendit avec talent celui de Georges, et conduisit sa voix avec un art consommé. Mlle Nozeron, Mme Poulliot et M. le capitaine Bastide remplissaient des rôles épisodiques.

Toute l'élite de la société toulonnaise assistait à cette soirée qui aura un très prochain lendemain.

HEMELING.

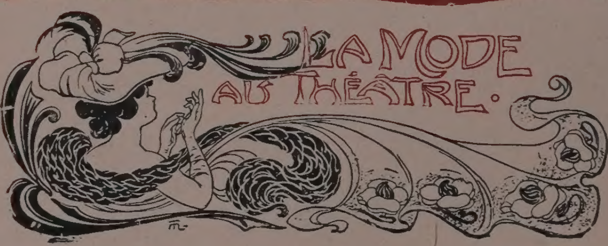
* * *

*Scènes parisiennes à Londres.* — Un des music-halls les plus aimés et les plus en vogue dans la colonie étrangère, c'est certainement la coquette salle de l'Empire à Leicester-square. En ce moment, il offre un programme des plus attrayants, que M. J. Hitchings a composé. Les prestidigitateurs Nelson Downs, le roi de la monnaie, et Melot-Hermann qui, d'une infime fleur sait tirer deux immenses drapeaux anglais et français dont il marie les couleurs aux applaudissements du public, ont l'un et l'autre un joli succès. Les équilibristes Goltz et les frères Panzer partagent les faveurs de la salle avec une troupe de danseurs russes et le capitaine Frantz dont les chiens, le poney et les éléphants sont admirablement dressés. Le ballet " The Milliner Duchess " est un prétexte à exhibition de costumes fort jolis et très riches. Le morceau de résistance est, sans contredit, la grande pantomime-ballet en trois tableaux, intitulée " Un duel dans la neige ", qui a fait courir tout Londres. L'action est à Paris. Mlle Adeline Genée obtient un succès mérité dans le « Pas de deux » de la 1re scène. Celle-ci se passe dans la salle de l'Opéra dont le décor superbe, rendu de façon saisissante sert de cadre à un bal masqué tout à fait somptueux.

Bien réglée cette pantomime-ballet, dont la figuration est colossale ; elle fait grand honneur à M. Wilhelm qui composa pour elle d'étonnants accoutrements. M. Paul Martinetti, le Pierrot aux amours malheureuses qui lui valent un duel matinal au Bois de Boulogne avec un goujat qui le bouscule, est parfait dans son rôle. Peut-être un peu chargé ce duel qui finit par la mort de Pierrot et le désespoir de la femme pour laquelle il se bat. La scène gagnerait à la suppression de certains détails, amusants c'est vrai, mais déplacés, parce que trop comiques en pleine tragédie, comme les duellistes qui se tirent mutuellement dans le dos *en connaissance de cause* et dans le dos de leurs témoins. Mais c'est là un petit défaut que rachète la perfection des costumes, de la mise en scène et le talent des artistes Paul et Alfred Martinetti, Josset, Adeline Genée, Clara Martinetti et toute la troupe.

La musique de M. Hervé, tout à fait bien appropriée au sujet, trouve d'excellents interprètes dans l'orchestre que dirige notre sympathique compatriote M. Léopold Wenzel.

E. HUTIN.




Je crois bien que le goût manifesté par nos charmantes artistes à l'occasion de quelques récentes toilettes a contribué à influencer celui de nos coquettes et à leur faire prendre des décisions qui ne leur étaient pas généralement coutumières ; elles sont entrées tout simplement en conflit avec leurs couturiers, lesquels étaient le plus souvent les arbitres souverains de leurs élégances. Et la bataille est vive, je vous assure : les couturiers tiennent bon ; ils persistent à vouloir imposer les toilettes qui nous rendent si extraordinaires, les tissus qu'ils trouvent les plus avantageux, mais les élégantes, de leur côté, ne reculent pas d'un escarpin ; elles entendent apprécier, par elles-mêmes et sur elles-mêmes, les avantages nouveaux que doit leur donner la toilette style moderne : la toilette esthétique, celle qui respecte les lignes féminines et qui rend la femme belle suivant les lois de l'art véritable, c'est-à-dire de l'expression du beau. Elles veulent aussi, ces coquettes, justement raisonneuses, faire appel aux belles soieries du temps passé ; elles prétendent que si leurs aïeules d'antan surent plaire en les portant, elles sont capables, elles aussi, d'obtenir les mêmes triomphes. Vous pensez bien que, finalement, ce sont les élégantes qui l'emporteront sur les couturiers, aussi puis-je prédire, sans craindre d'être mauvaise prophétesse, que, lors de la saison prochaine, nous verrons réapparaître toutes ces soies savoureuses dont le drap et la laine avaient usurpé la place. Pensez aussi que dentelles et bijoux s'entendent merveilleusement avec la soie : ils forment une trinité rayonnante qui devient comme l'objectif unique de la coquette, parce qu'elle n'ignore pas que dans ces délicieux atours sa beauté s'affirme irrésistible.

Est-ce qu'au fond, la femme a jamais désiré autre chose ?

Vicomtesse de Réville.

*Le Gérant :* Charles RICHARD.